

Dépasser la mort, c'est aussi échapper à la vieillesse. Mort et vieil âge vont de pair pour les Grecs. Devenir vieux, c'est voir peu à peu le tissu de la vie, en soi, se défaire, se corrompre, rongé par cette même puissance de destruction, cette *kèrè*, qui conduit au trépas. *Hébés anthos*, dit Homère, (...) dans « la fleur de la jeunesse ». Comme la fleur se fane, les valeurs à travers lesquelles la vie se manifeste : vigueur, grâce, agilité, quand elles ont illuminé un homme de leur éclat durant sa « brillante jeunesse » (*aglaòs hebe*), au lieu de demeurer en sa personne fermes et stables, se flétrissent bientôt et s'évanouissent dans le néant. La fleur de l'âge – quand on est dans la pleine maturité de sa force vitale –, c'est cette frondaison printanière dont, à l'hiver de sa vie, avant même de descendre au tombeau, le vieillard déjà se trouve dépouillé. Tel est le sens du mythe de Tithôn¹. À quoi pouvait servir de le rendre immortel si on ne le préservait aussi du vieillissement ? Plus avisé, Sarpédon s'adressant à Glaucos rêve d'être soustrait à la fois au vieil âge et à la mort, de se retrouver *agéraos* autant qu'*athánatos*² ; c'est alors, mais alors seulement, qu'on pourrait dire de l'exploit guerrier que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Car le pauvre Tithôn, s'enfonçant chaque jour davantage dans la sénilité n'est plus, au réduit céleste où Éôs a dû le reléguer, qu'un spectre de vivant, un cadavre animé ; son vieillissement sans fin le voue à une illusion d'existence que la mort a entièrement détruite du dedans.

Tomber sur le champ de bataille détourne du guerrier cet inexorable déclin, cette détérioration de toutes les valeurs qui composent l'*arete* virile. La mort héroïque saisit le combattant quand il est à son faite, son *akme*, homme accompli déjà (*anér*), parfaitement intact, dans l'intégrité d'une puissance vitale pure encore de toute décrépitude. Aux yeux des hommes à venir dont il hantera la mémoire, il se trouve, par le trépas, fixé dans l'éclat d'une jeunesse définitive. En ce sens, le *kléos aphthiton*³ que conquiert le héros par la vie brève lui ouvre aussi l'accès à une inaltérable jeunesse. Comme Héraclès doit passer par le bûcher de l'Oeta pour épouser Hébè⁴ et se qualifier ainsi comme *agéraos* (Hésiode, *Théogonie*, 955), c'est la « belle mort » qui fait le

guerrier tout ensemble *athánatos* et *agéraos*. Dans la gloire impérissable où l'introduit le chant de ses exploits, il ignore le vieil âge, comme il échappe, autant que peut un homme, à l'annihilation de la mort. (...)

Certes, l'opposition dans la société homérique des *kouroi* et des *gerontes*⁵ ne se limite pas simplement à une différence d'âge, et les *gerontes* ne sont pas tous des vieillards, au sens que nous donnerions à ce terme. Il n'en reste pas moins que le clivage est net entre deux types d'activités et de compétences : celles qui, concernant la guerre, mettent en jeu la force des bras et l'ardeur vaillante ; celles qui, relevant du conseil, demandent le bien parler et l'esprit prudent. Entre le bon faiseur d'exploits (*prékter érgon*) et le bon diseur d'avis (*múthon rheter*), la frontière est d'abord celle du plus ou moins d'âge. La raison du *géron* s'oppose à la tête folle des jeunes gens, désignés par le terme *hoploteroi* qui définit leur jeunesse par l'aptitude à porter les armes, et si l'« orateur sonore » de Pylos, le vieux Nestor, s'y entend comme personne pour prodiguer ses sages avis, si son expérience en matière de combat se manifeste en propos diserts plus qu'en actions d'éclat, c'est que sur lui l'âge pèse, et qu'il a cessé d'être un *kouros*. (...) De là la formule qui ponctue, comme une rengaine, la plupart des longues digressions que Nestor inflige à ses cadets pour leur faire la leçon ou pour les exhorter à une lutte à laquelle il ne participe qu'un peu en marge : « Ah ! Si j'étais encore jeune, si ma vigueur était intacte (*Eith' hos heboomi bie dé moi émpedodos eie*).⁶ » C'est sa valeur guerrière perdue que Nestor regrette avec sa jeunesse évanouie. *Hébè* désigne moins, dans ce contexte, une classe d'âge précisément définie, que cette période de la vie où l'on se sent en état de se surpasser, où le succès, la réussite, le *kúdos*, semblent attachés à vos pas, associés à vos entreprises, plus prosaïquement, où l'on est en pleine possession de ses forces. Force physique d'abord, bien sûr, mais qui implique aussi la souplesse du corps, l'agilité et l'assurance des membres, la rapidité des mouvements. Posséder l'*hébé*, c'est réunir en sa personne toutes les qualités qui font le guerrier accompli. Quand Idoménée, guerrier redoutable, mais déjà grison (*mesaípólios*), confesse sa

¹ Tithon, un mortel, attire le regard de la déesse de l'aurore, Eos. Elle en tombe amoureuse et demande pour lui auprès de Zeus l'immortalité ; mais elle oublie de demander la jeunesse éternelle et Tithon devient un vieillard de plus en plus décrépît, sans jamais mourir.

² *Iliade* XII, 323 ; *ageraos* : qui échappe à la vieillesse ; *athanatos* : qui échappe à la mort.

³ *kléos aphthiton* : la gloire immortelle.

⁴ Hébè est la déesse et personnification de la jeunesse, le mot *hébé* en grec désignant la jeunesse.

⁵ *kouros* (pluriel : *kouroi*) : jeune homme ; *geron* (pluriel : *gerontes*) : vieillard.

⁶ *Iliade* VII, 157

panique devant Enée qui marche à sa rencontre, et appelle ses compagnons au secours, il se justifie en ces termes : « Il a la fleur de la jeunesse, ce qui est le *krátos* suprême (*Kai d'ékhei hébés ánthos, hó te krátos esti mégiston*).⁷ » De fait, pour vaillant qu'il soit, Idoménée sent le poids de l'âge : « Ses jambes, à se mouvoir, n'ont plus même assurance (*ou gar et'empeda guia*), qu'il s'agisse de bondir à la suite de son trait ou bien d'esquiver un coup [...] pour fuir, ses pieds ne le portent plus assez vite hors du combat⁸ ». Comme l'a souligné É. Benveniste, *krátos* ne désigne pas la simple force physique, comme le feraient *bie* ou *iskhús*, mais cette puissance supérieure qui permet au guerrier de dominer son adversaire, de l'emporter contre lui et de le vaincre sur le terrain. En ce sens, l'*aristeia* guerrière est comme incluse dans l'*hébé*. On comprend mieux alors les liens qui unissent, dans la perspective héroïque, la mort du guerrier et la jeunesse. Comme il y a, à côté de l'honneur ordinaire, un honneur héroïque, à côté de la jeunesse ordinaire – celle tout bonnement de l'âge – il y a une jeunesse héroïque qui brille dans l'exploit et trouve dans la mort au combat son accomplissement. Donnons sur ce point la parole à Nicole Loraux qui a vu et dit les choses aussi bien qu'il se peut⁹ :

« L'épopée homérique donne de la mort du *kouros* deux versions très différentes. On ne s'en étonnera pas : pure qualité chez le héros, la jeunesse reste plus prosaïquement, pour ceux que les dieux favorisent moins, une donnée physiologique. Si la mort de jeunes combattants est chose fréquente dans *l'Iliade*, elle n'est pas toujours pathétiquement glorieuse [...] Dans le premier cas, la jeunesse n'est qu'une composante parmi d'autres, qui ne distingue pas le mort de la masse immense et finalement insensible des victimes. (...) Dans la version héroïque au contraire, le trépas s'accomplit sous le signe de *hébé* même si la jeunesse n'avait pas été explicitement accordée au guerrier, il la conquiert au moment précis où il la perd ; *hébé* est le mot de la fin, pour Patrocle comme pour Hector dont "l'âme s'envole chez Hadès, pleurant sur son destin, quittant la force et la jeunesse"¹⁰. En réalité cette mention de la jeunesse perdue et pleurée, mais par là-même exaltée, est refusée à tous les autres combattants : *hébé* prend figure de charisme, réservé à l'élite

des héros – le plus valeureux adversaire d'Achille et celui qui, plus qu'un ami, lui est un double. »

L'*hébé* que Patrocle et Hector perdent avec la vie et qu'ils possédaient donc plus pleinement que d'autres *kotúroi*, pourtant moins avancés en âge, est celle-là même qu'Achille s'assure en choisissant la vie brève, celle dont, par la mort héroïque, la prompte mort, il demeure pour toujours revêtu. Si sur la personne du guerrier vivant la jeunesse se manifeste d'abord par la vigueur, *bié*, la puissance, *krátos*, la fortitude, *alké*, sur le cadavre du héros étendu sans force et sans vie, son éclat transparaît dans l'exceptionnelle beauté d'un corps désormais inerte. Le terme *sôma* désigne précisément chez Homère le corps dont la vie s'est retirée, la dépouille d'un être défunt. Tant que le corps est vivant, il est vu comme une multiplicité d'organes et de membres animés par les pulsions qui leur sont propres : il est le lieu où se déploient et parfois s'affrontent des élans, des forces contraires. C'est quand, avec la mort, il s'en trouve déserté que le corps acquiert son unité formelle. De sujet et support d'actions diverses, plus ou moins imprévues, il est devenu pur objet pour autrui : et d'abord objet de contemplation, spectacle pour les yeux, ensuite objet de soins, de déploration, de rites funéraires. Le même guerrier qui apparaissait au cours de la bataille comme menace, terreur ou réconfort, provoquant la panique et la fuite ou excitant l'ardeur et l'attaque, dès lors qu'il gît sur le champ de bataille, s'offre aux regards comme une simple figure dont les traits sont identifiables : c'est bien Patrocle, c'est bien Hector, mais réduits à leur apparence extérieure, à cet aspect singulier de leur corps qui les rend reconnaissables pour autrui. Certes, chez l'homme vivant, la prestance, la grâce, la beauté jouent leur rôle comme éléments de la personne ; mais, dans la figure du guerrier en action, ces aspects restent comme éclipsés par ceux que la bataille met au premier plan. Ce qui resplendit sur le corps du héros, c'est moins l'éclat charmant de la jeunesse (*chariéstátē hébé*) que celui du bronze dont il est revêtu, l'étincellement de ses armes, de sa cuirasse et de son casque, la flamme qui émane de ses yeux, le rayonnement de l'ardeur qui le brûle. Quand Achille réapparaît sur le champ de bataille après sa longue absence, une atroce terreur s'empare des Troyens en le voyant « brillant dans son

⁷ *Iliade* XIII, 484

⁸ *Iliade* XIII, 512-515

⁹ Nicole LORAUX, « HEBE et ANDREIA : deux versions de la mort du combattant athénien », art. cité n. 2, p. 22-23.

¹⁰ *Iliade* XVI, 857 et XXII, 363

armure¹¹ ». Devant les portes Scées, Priam gémit, se meurtrit le visage, supplie Hector de le venir rejoindre à l'abri des murailles : il vient le premier d'apercevoir Achille « bondissant dans la plaine, resplendissant comme l'astre qui s'en vient à l'arrière-saison et dont les feux éblouissants éclatent au milieu des étoiles sans nombre, en plein cœur de la nuit. On l'appelle le chien d'Orion et son éclat est sans pareil [...] Le bronze luit d'un éclat semblable autour de la poitrine d'Achille courant¹² ». Et quand Hector lui-même voit Achille dont le bronze resplendit « pareil à l'éclat du feu qui flamboie ou du soleil qui se lève¹³ », la terreur le saisit ; il part et prend la fuite. De ce rayonnement actif qui émane du guerrier vivant en provoquant la terreur, il faut distinguer l'étonnante beauté dont est revêtu, comme de l'éclat même de sa jeunesse – une jeunesse que l'âge ne peut plus flétrir – le corps du héros abattu. À peine la *psukhé* d'Hector a-t-elle quitté ses membres, « abandonnant sa force et sa jeunesse », qu'Achille lui détache les armes des épaules. Les Achéens accourent alors de tous côtés pour voir l'ennemi qui plus qu'aucun autre leur a fait tant de mal et pour porter à son cadavre encore des coups. S'approchant du héros qui n'est plus, devant eux, que *soma*, cadavre insensible et inerte, ils le contemplent : « Ils admirent la taille, la beauté enviable d'Hector (*hoi kai theesanto phuên kai eidos agetôn Hêktoros*)¹⁴ ». Réaction pour nous surprenante, si le vieux Priam ne nous en avait livré la clef en opposant la mort, pitoyable et affreuse, du vieillard, à la belle mort du guerrier fauché dans sa jeunesse. « Au jeune guerrier (*néoi*) tué par l'ennemi, déchiré par le bronze aigu, tout sied (*pánt' epéoi ken*), tout est beau (*pánta kalá*) de ce qu'il fait voir, même mort.¹⁵ »

Dans l'esprit de Priam, cette évocation du jeune guerrier étendu mort en sa beauté, loin d'encourager Hector à affronter Achille, doit l'apitoyer par contraste sur l'horreur du trépas qui attend un vieillard comme lui si, privé du soutien d'un fils tel que le sien, il doit périr sous le glaive ou la lance des guerriers adverses. Le tableau repoussant que brosse le vieux roi exprime, de façon saisissante, le caractère scandaleux, contre nature, de la mort guerrière, la mort « rouge », quand elle frappe un ancien dont la majesté demande une fin digne et

sereine, presque solennelle, chez soi, dans la paix domestique, entouré des siens. Les blessures, le sang, la poussière qui, sur le cadavre du jeune héros, évoquaient sa vaillance et rehaussaient sa beauté d'une touche plus virile, dans le cas d'une tête chenue, d'une barbe blanche, d'un corps de vieux, prennent, par leur laideur affreuse, un aspect presque d'obscénité : Priam ne se voit pas seulement frappé à mort aux portes de sa demeure, mais démembré, dévoré par les chiens – pas n'importe quels chiens, ses propres bêtes domestiques, qu'il nourrissait lui-même en son palais et qui, basculant dans la sauvagerie, vont faire de lui une proie, se repaître de ses chairs, dévorer son sexe, et s'étendre, repues, dans le vestibule dont naguère il leur confiait la garde. « Des chiens que l'on voit outrager une tête blanche, les parties honteuses d'un vieillard massacré, rien de plus pitoyable.¹⁶ »

C'est le monde à l'envers qu'évoque Priam, toutes les valeurs sens dessus dessous, la bestialité installée au cœur du foyer domestique, la dignité du vieillard tournée en dérision dans la laideur et l'impudicité, la destruction de tout ce qui dans le cadavre appartient proprement à l'homme. La mort sanglante, belle et glorieuse, quand elle frappait le héros en pleine jeunesse, l'élevait au-dessus de la condition humaine ; elle l'arrachait au trépas ordinaire en conférant à sa fin un caractère d'éclatante sublimité. La même mort, subie par le vieillard, le ravale en deçà de l'homme ; elle fait de son décès, au lieu du sort commun, une horrible monstruosité.

Jean-Pierre VERNANT, *L'Individu, la mort, l'amour*, 1996.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 2 272 mots en 200 mots ± 10 %.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

¹¹ *Iliade* XX, 46

¹² *Iliade* XXII, 25-32

¹³ *Iliade* XXII 134-135

¹⁴ *Iliade* XXII 370-371

¹⁵ *Iliade* XXII 71-73

¹⁶ *Iliade* XXII 74-76